Document generated on 04/23/2024 7:15 p.m.

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'attente
L'attesa

Antonio Greni

Volume 38, Number 3 (225), June 1996

Des italiens et de l'*impossible* origine

URI: https://id.erudit.org/iderudit/32441ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Greni, A. (1996). L'attente. *Liberté*, *38*(3), 35–40.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ANTONIO GRENI

Antonio Greco (dit Greni) est né à Savinzano (province de Lecce) en 1959. Il vit et travaille aujourd'hui à Sienne. Il a publié un recueil de poèmes, *Orpelli* (1991), un recueil de nouvelles, *Apologia del massacro* (1992) et un roman, *L'Upupa. Teoria semplice dell'omicidio* (1995).

L'ATTENTE
L'attesa

Je me réveille, comme se réveillerait un exilé le premier jour où il se retrouve éloigné de la maison. Je crois avoir rêvé à la Russie, terre où tout est dans une longue, inépuisable attente. Je lirai quelque chose de Tchekhov. Une faible lumière traverse la persienne, dessinant à peine les silhouettes des objets. Je soulève la tête de l'oreiller. Je devine les formes les plus rapprochées : la table de nuit, le fauteuil, l'armoire. La chaleur du lit me retient.

J'observe la femme qui me tourne le dos. Je sors doucement du lit, pour ne pas la réveiller. Je tâte le fauteuil, m'assois, j'ai froid aux épaules. Les aiguilles phosphorescentes du réveil attirent mon regard.

Le tic-tac donne une consistance fatale à la pénombre diffuse. J'appuie la nuque au dossier du fauteuil. Je suis du regard le souffle calme de la femme. Je pourrais me familiariser avec l'ambiance, mais ce sentiment d'étrangeté m'apparaît fructueux. L'atmosphère est grave. Je ne crois pas avoir une œuvre de Tchekhov dans la bibliothèque. D'autre part, je ne peux pas avoir rêvé à la Russie, parce que je me souviens de six profils aquilins. C'est connu, il n'existe pas six profils aquilins en Russie. Peut-être n'ai-je pas rêvé ! Cette femme vit avec moi depuis plusieurs années. J'ai beaucoup fait pour elle.

Je dois me concentrer sur quelque chose, quelque chose qui m'échappe et que je perçois. C'est la réalité que j'ai vécue, je dois en avoir conscience. Et pourtant, à quoi bon déchiffrer un rêve ; qu'est-ce que cela pourrait révéler qui ne soit pas ordinaire ? qui n'appartienne pas au secret de tous ?

Je détestais, il est vrai, toute virtuosité. Je foulai la main d'un violoniste. Ennemi de la passion, j'éteignis la joie éphémère d'une jeune amante. Rival de l'espoir, j'assombris toutes les nouveautés.

Aux funérailles de Julius Brauni, receleur et jeteur de blâmes. Je m'installai près de la dépouille, dans la rangée des membres de la famille. Je prenais des cerises au sirop dans ma propre coupe en cristal.

La vieille mère, Lenore, me dit :

— Il nous faut des fraises au sirop !

— Ça n'existe pas des fraises au sirop, madame ! – répondis-je sèchement. Julius Brauni était un des profils aquilins arrêtés devant la porte verte. Il y en avait un autre, c'était moi.

Il en manquait quatre.

Ingo Stohleman, il vécut 51 ans sur le parvis de Saint-Joseph. Il était génial dans les comparaisons, se réservait la dernière pour des temps meilleurs. Lui aussi devant la porte.

Examen de Droit canonique. Ils dirent des choses horribles au sujet de Pedro Esquivar, théologien du Capitole, qui tendit la main sur mon honneur. En effet, il ne psalmodiait pas selon les normes. Pedro était un autre profil aquilin, le plus agité.

Nous arrivons à Lord James Finemore dont je me souviens bien.

Philosophe qui ne boit pas d'alcool. Ruggero et Francesco Bacone se reconnaissaient admirablement en lui qui en divulguait l'intime continuité. Le matin du

6 juillet 1821, Lord Finemore envoya son crachat à 27 mètres de distance. Par la suite, il cracha sur sa femme Clémentine, sur le vicaire et sur Lord Major, finalement il cracha sur lui-même ayant en face de lui une cuillère. Devant la porte, il semblait le plus détaché.

Le dernier, le sixième. Horace Impedoul, curé d'Aix-en-Provence. Homme vertueux et de courte vie.

Le 12 avril 1759, il s'indigna 42 fois des matines jusqu'aux vêpres. Parmi nous, c'était le plus sûr, la foi le soutenait.

Ceux-ci, certainement, avaient des mérites et chacun une raison de se trouver là, devant la porte verte.

Je me trouvais donc à côté de Pedro Esquivar.

J'échangeai quelques paroles avec lui. Son projet était audacieux et, à mon avis, ne manquait pas de logique.

Esquivar avait en tête de refonder la théologie.

Il aurait fallu procéder à partir de quatre dogmes de foi : existence de Dieu, révélation de Dieu, médiation du Christ, légitimité de l'Église.

Les vertus théologales, propriétés de Dieu, auraient été : Puissance, Savoir, Amour. Elles auraient trouvé une correspondance exacte dans les principes transcendantaux ou bien dans la constitution de l'Être : Un, Vrai (c'est-à-dire Rationnel), Bon. Les vertus théologales, si intenses, auraient voilé et révélé ensemble la vie et l'action trinitaires : le Père-Créateur, le Fils-Rationaliste, l'Esprit-Amoureux. Pedro était bien conscient du risque (trithéisme) qu'une semblable accentuation pouvait comporter, cependant il était convaincu de ne pas courir ce risque avec son projet. « Abélard vous est tombé dessus, dit-il, mais il s'agit seulement de s'accorder sur la signification des termes. D'autre part, Bonaventure a employé les mêmes termes dans son *Itinerarium mentis in Deum* et il ne me semble pas qu'il se soit exposé à

quelque blâme. » L'idée de Pedro Esquivar reprenait les vertus cardinales et devait se mesurer ici avec les Grecs, étant donné qu'il substituait l'espérance à la tempérance.

« Il est suffisant, me dit-il, d'étendre la signification de la force, de manière à ce qu'elle inclue aussi la tempérance, puisque ces deux vertus vont de pair dans l'action humaine, bien que leur objet soit différent. Dans un tel monde, on peut insérer l'espérance parmi les vertus terrestres de l'homme, laissant à la foi et à la charité le devoir de les élever jusqu'à Dieu. En effet, si la foi inclut l'espérance et le sublime, l'espérance n'inclut pas la foi. » Prudence, Justice, Force, Espérance auraient été les « nouvelles » vertus cardinales.

Le théologien réduisait les sacrements à six: Baptême, Pénitence, Eucharistie, Confirmation, Ordre, Mariage; les péchés capitaux à cinq: Orgueil, Avarice, Luxure, Colère, Envie. Le projet d'Esquivar ne considérait pas les dons de l'Esprit, d'Isaïe, ni la valence multiforme de la charité, de Paul.

« Il n'est pas nécessaire de considérer comme définitif et intouchable ce qui est immédiat et subjectif, comme le sont les "énumérations" de Paul », conclut Pedro. Dans sa voix, il y avait une note de détachement irrité.

La doctrine de Pedro Esquivar était sa vie, son éternité. Il ne l'avait pas présentée sur les stalles du chœur de la Cathédrale, cependant il l'avait gardée comme on garde la meilleure partie de soi-même: dans le secret inavouable.

Esquivar veillait à son secret. Cette porte se serait ouverte et Quelqu'un lui aurait restitué son destin, son identité. Esquivar connaissait le risque: peut-être le Néant serait-il apparu derrière la porte, le Néant dans lequel lui et sa doctrine se seraient dissous. Mais il était là, avec cinq autres (parmi lesquels je me trouvais), et

cela pouvait déjà démentir le Néant ; mais cette certitude est-elle ainsi avant de se révéler complètement ?

Je n'échangeai aucune parole avec Pedro Esquivar.

Je le connaissais avec son idée, je connaissais les cinq autres et leurs idées et, certainement, eux aussi me connaissaient avec mon idée. Aucun de nous ne parla. Ce n'était pas l'endroit pour la parole. Une couleur sombre et solennelle nous enveloppait singulièrement et singulièrement nous attendions notre révélation.

Je crois : chacun aurait eu sa propre image, Parole de sa Création ; chacun attendait Dieu, et donc personne, personne ne l'était et tous le seraient devenus.

Six, Six veut dire poussière, veut dire Absolu, veut dire Néant. Je sais que j'aurais refait l'Univers, que je l'aurais informé de mon secret personnel, dans lequel je prenais, il y a longtemps, des cerises au sirop.

Mais je sais qu'en ce moment je me repose dans ce fauteuil et que j'ai dormi avec une femme, peut-être suis-je le seul des six.

Ma Nécessité tient-elle en cela ? Je retournerai devant cette porte et retrouverai les cinq autres et alors le Jeu ne sera pas encore commencé, ou je ne les retrouverai pas et alors ce sera déjà fini ! Je pourrais avoir raté la Possibilité, je pourrais l'avoir inventée.

Je pourrais avoir choisi entre deux occasions ou avoir saisi l'une en attendant l'Autre. Je pourrais avoir renoncé, je pourrais être la Renonciation !

J'observe la femme qui a dormi à mes côtés, ses cheveux épars sur l'oreiller, son bras droit qui tombe du lit.

Peut-être le mystère est-il en elle, j'attendrai qu'elle se réveille.

Traduit de l'italien par Marc André Brouillette